

Das Leben der Anderen : les raisons d'un succès

Auréolé du Prix du meilleur film européen et de l'Oscar du meilleur film étranger, ainsi que de quelques autres trophées (Deutscher Filmpreis, Bayerischer Filmpreis, e.a.), Das Leben der Anderen connaît depuis un an un succès international et parfaitement mérité. Au Luxembourg, il a attiré plus de 9 500 spectateurs en sept semaines et, fait exceptionnel, il se maintient au box-office à un niveau pratiquement identique depuis sa sortie.

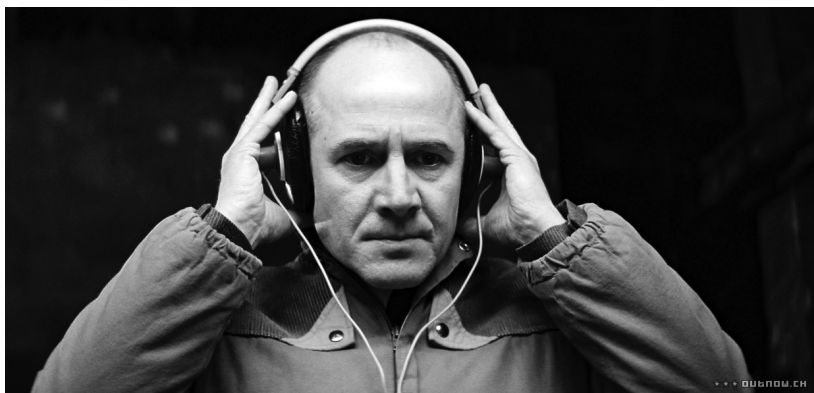
Viviane Thill

Le film de Florian Henckel von Donnersmarck raconte l'histoire de Gerd Wiesler, agent de la Stasi qui, en l'année orwellienne 1984, est chargé de surveiller un couple d'artistes. Il s'avère bientôt que le ministre qui a demandé la surveillance a en réalité des visées sur la femme du couple et espère se débarrasser de l'homme en le démasquant comme adversaire du communisme. Fidèle serviteur de la doctrine de l'Etat est-allemand, fervent croyant en la promesse d'un monde meilleur et persuadé que ce dernier ne pourra être imposé que par la force, Wiesler se révèle, quand il s'aperçoit de la vraie raison de la surveillance, sincèrement choqué au point de commencer à s'intéresser de plus près au couple qu'il est censé espionner. Au

contact des deux « suspects », ce fonctionnaire redoutablement efficace, qui a renoncé à toute vie personnelle pour mieux se consacrer à la cause communiste, se surprend à éprouver des émotions jusque-là enfouies. Il voit bientôt dans l'actrice et le metteur en scène de théâtre, qu'il écoute à leur insu, des gens plus sincères et engagés que les autorités pour lesquelles il travaille et il prend donc leur défense, ce qui aboutira à une tragédie au terme de laquelle Wiesler verra sa carrière sacrifiée. Ce n'est que cinq ans plus tard, après la chute du Mur, que le metteur en scène jadis placé sous surveillance comprendra, en étudiant son dossier conservé à la Stasi, qu'il a à l'époque été protégé par un agent de la Sécurité d'Etat. Il lui dédiera alors un livre intitulé *Die Sonate vom guten Menschen*, en référence à un morceau de musique qu'il écoutait à l'époque.

Florian Henckel von Donnersmarck peint la RDA en vert-de-gris, comme un pays sous chape de plomb. Seules quelques rares taches de couleur dans l'appartement du couple d'artistes surveillé dénotent la volonté d'afficher encore un semblant de liberté créatrice. Le réalisateur rend ainsi parfaitement compte du sentiment d'enfermement et de surveillance permanente qui pesait sur les citoyens de la RDA et démontre que celle-ci n'était nullement le pays d'opérette, plus cocasse que véritablement angoissant, qu'ont montré *Goodbye Lenin* ou les nombreuses émissions « ostalgiques » de la télévision allemande. Sur un scénario précisément structuré, il réussit un film très maîtrisé,

Ulrich Mühe dans la peau de l'agent de la Stasi, Gerd Wiesler
(© Buena Vista International Germany)



interprété par d'excellents acteurs (Ulrich Mûhe, Sebastian Koch et Martina Gedeck).

Pourtant, si le film collectionne les prix prestigieux et les louanges tant de la critique allemande qu'étrangère, il a aussi provoqué quelques controverses. L'idée de montrer un agent de la Stasi reconverti dans le rôle de « *Gutmensch* », se transformant en quelque sorte de bourreau en victime, s'est révélé un peu dure à avaler, notamment pour certains anciens opposants du régime est-allemand. La reconversion est accélérée dans le film par la fameuse sonate qu'écoutent le metteur en scène et, par micros interposés, l'espion, après le suicide d'un « ennemi du régime ». Selon Florian Henckel von Donnersmarck, cette séquence (la seule au cours de laquelle Wiesler va se laisser aller jusqu'à verser une larme !) a même déclenché le film. Une phrase de Lénine est alors citée, qui disait qu'il ne pouvait pas écouter l'*Appassionata* de Beethoven, car cela le rendait sentimental et l'empêchait de faire son devoir de révolutionnaire. On sait depuis lors que d'apprécier la musique n'a pas empêché certains de commettre des crimes de guerre en série. D'apprendre dans le film d'un réalisateur allemand que la musique (dont l'écoute est complétée ici par quelques poèmes de Brecht) suffirait à adoucir les mœurs, peut donc paraître difficile à accepter.

Certains critiques allemands ont formulé la question autrement : un officier de la Stasi, dont le film prend soin dès la première séquence de montrer l'acharnement à traquer le plus petit signe de subversion chez les citoyens, aurait-il jamais pu s'allier avec sa victime ? L'histoire est-elle crédible ou non ? La réponse est apparemment non, car s'il y a certainement eu des traîtres parmi les espions est-allemands, on ne connaît aucun cas comparable à celui de Wiesler. C'est d'ailleurs l'argument avancé par le directeur du mémorial Berlin-Hohenschönhausen (l'ancienne prison de la Stasi) pour refuser au réalisateur le permis de filmer dans les décors d'origine. « Er habe es [...] für "höchst problematisch gehalten", die Geschichte um einen fiktiven guten Stasi-Mann an einem authentischen Ort zu drehen. Da der Regisseur ihm keinen solchen Fall nennen konnte, habe er damals die Erteilung einer Drehgenehmigung abgelehnt », peut-on lire dans le *Spiegel*¹.

Des anciens dissidents ont aussi reproché au film d'enjoliver quelque peu les méthodes d'interrogatoire de la Stasi ou de ne pas être conforme à la réalité dans la description des écoutes. La Stasi n'avait apparemment pas les moyens d'écouter 24 heures sur 24 et durant plusieurs mois des citoyens dont la subversion est finalement très hypothétique. Elle disposait, pour les remettre le cas échéant dans le droit chemin, de méthodes autrement plus efficaces et moins coûteuses. De plus, il semblerait que les espions n'agissaient jamais de façon autonome comme le fait Wiesler,



Après la chute du Mur, le réalisateur placé sous surveillance (Sebastian Koch) consulte son dossier conservé à la Stasi. (© Buena Vista International Germany)

et ne bénéficiaient donc pas de l'espace de liberté qui lui permet dans le film d'essayer d'aider ses victimes.

Certains Allemands ont aussi regretté que la cause à l'origine de la surveillance du couple soit si triviale : le désir sexuel d'un haut fonctionnaire pour une jolie comédienne (*Neue Zürcher Zeitung*: « So wird die Überwachung eines staatskonformen Dichters mit dem Triebstau eines tumben Parteischranzen begründet. Bei allem Recht auf künstlerische Freiheit: Eine solche Verharmlosung macht glauben, dass die Staatssicherheit ein Klub von allenfalls etwas unzulänglichen Charakteren gewesen sei.² »).

Mais *Das Leben der Anderen* ne se proclame pas « histoire vraie » et la « reconversion » de Wiesler apparaît surtout comme symbolique. On peut donc voir le film comme le chemin que font l'un vers l'autre deux idéalistes qui, d'une certaine façon, vont pareillement être amenés à trahir leur gouvernement pour mieux servir leur pays. Mais aucun d'entre eux ne va en sortir indemne et le résultat de leur double trahison sera désastreux pour d'autres et pour eux-mêmes. Le verrouillage du système était tel, nous dit le film, qu'il ne laissait aucune liberté d'action et aucune possibilité de résistance efficace à ses citoyens.

Si, en dépit d'erreurs historiques, le film ne laisse donc finalement pas le moindre doute sur la perversion et la barbarie du système est-allemand, on comprend toutefois ce qui, au-delà de ses évidentes qualités cinématographiques, a fait son succès en Allemagne. Le fonctionnement de la Stasi était basé en grande partie sur la délation : entre 100 000 et 170 000 « *inoffizielle Mitarbeiter* » auraient fourni plus ou moins régulièrement des « informations » sur leurs concitoyens. Après la chute du Mur, agents et collaborateurs du régime d'un côté, opposants et prisonniers politiques de l'autre, ont dû trouver un moyen de continuer à vivre ensemble. En montrant une « collaboratrice

Si le film collectionne les prix prestigieux et les louanges tant de la critique allemande qu'étrangère, il a aussi provoqué quelques controverses.

Que dans le film, les protagonistes échouent en tentant de faire le bien, que certains s'avèrent trop faibles et d'autres impuissants face aux système, élève *Das Leben der Anderen* au rang de tragédie moderne.

inofficieuse » forcée à la délation par un chantage odieux, et en posant d'autre part comme son héros un agent de la Stasi qui devient le complice bienveillant de sa victime, le film amorce une sorte de réconciliation nationale. Les vrais coupables sont relégués parmi les hauts fonctionnaires qui détournent cyniquement le système pour leur profit personnel. Les autres sont soit des citoyens de bonne foi, piégés par les premiers, soit des communistes sincères, mais victimes de leur aveuglement et capables de reconnaître leurs fautes. Le quotidien *Die Welt* le formule ainsi : « Dies ist womöglich der erste Film zum Thema, den Täter und Opfer gemeinsam sehen können, ohne sich an die Gurgel zu gehen.³ »

Au-delà des frontières allemandes, le film fonctionne sans doute pour une raison différente : il démontre que dans les circonstances les plus difficiles, l'être humain peut faire preuve de bonté, d'honnêteté morale et de solidarité, que contrairement à ce qu'affirme le ministre au début du film, il est capable de changer et d'aller contre ses propres préjugés, mais aussi que, lors de cette

prise de conscience, l'art peut jouer un rôle déterminant. Dans un article également paru dans *Die Welt*, l'ancien dissident Wolf Biermann qui, tout en rappelant que le système était plus brutal que ce que montre le film, dit admirer *Das Leben der Anderen* et explique : « Wir sind alle wie süchtig nach Beweisen für die Fähigkeit der Menschen, sich zum Guten zu verändern.⁴ » Que dans le film, les protagonistes échouent en tentant de faire le bien, que certains s'avèrent trop faibles et d'autres impuissants face aux système, élève *Das Leben der Anderen* au rang de tragédie moderne. L'épilogue qui suit montre de façon un peu plus hollywoodienne que non seulement l'homme est capable de bonté, mais que toute bonne action finit par être reconnue à défaut d'être récompensée. Cela vaut bien un Oscar.

¹ « Wir sind Oscar », *Spiegel Online*, 26 février 2007

² « Liebesgrüße aus Ostberlin », *Claudia Schwartz*, *Neue Zürcher Zeitung*, 18 août 2006

³ « Schluss mit lustig », *Mariam Lau*, *Welt Online*, 22 mars 2006

⁴ « Die Gespenster treten aus dem Schatten », *Wolf Biermann*, *Welt Online*, 22 mars 2006

Ich bin Christ – aus gutem Grund Zur Anziehungskraft des Christseins heute

Ökumenisches Schreibprojekt anlässlich der Konstantin Ausstellung Trier

Was heißt das: Ich bin Christ? Was macht Christsein für mich lebenswert? Ist der christliche Glaube etwas für weltfremde Spinner, oder ist er alltagstauglich?

Solche und ähnliche Fragen stellen sich Menschen heute genauso wie zur Zeit Kaiser Konstantins im 4. Jahrhundert. Damals und heute versuchen sie zu verstehen, was es mit dem christlichen Glauben auf sich hat.

Damals wie heute gilt: Menschen leben in einer pluralen Gesellschaft und entscheiden sich für das Christsein. Wie kommt es in der heutigen Zeit zu einer solchen Entscheidung? Welche Schwierigkeiten und Hindernisse stehen im Wege? Was hat das Christentum zu bieten, was macht das Christsein heute anziehend?

Anlässlich der Landesausstellung Konstantin der Große 2007 in Trier zur Kulturhauptstadt Luxemburg und Großregion lädt ein ökumenisches Schreibprojekt Christinnen und Christen aller Altersstufen ein, über die eigene Motivation und Entwicklung zum Christsein nachzudenken und zu schreiben. Die genannten Fragen können dazu Anregungen sein.

Wenn Sie sich beteiligen möchten, reichen Sie bitte Ihren Text (max 3 DIN-A4-Seiten, nicht handschriftlich, Sprache: luxemburgisch, französisch oder deutsch) bis zum 31. Mai 2007 ein beim

Info-Video-Center
5, avenue Marie-Thérèse
L-2132 Luxembourg
Tel.: 44 743-340
E-Mail: info@ivc.lu

Die Initiatoren des ökumenischen Schreibprojektes beabsichtigen, ausgewählte Beiträge nach Rücksprache als Buch und im Internet zu veröffentlichen.

Initiatoren: Katholische Erwachsenenbildung im Bistum Trier, Evangelisches Erwachsenenbildungswerk Rheinland-Süd, Katholische Akademie Trier, Info-Video-Center Luxemburg, Lehrstuhl für Religionspädagogik mit Katechetik der Theologischen Fakultät Trier, Paulinus, Luxemburger Wort und Chrismon plus rheinland.